

# l'Éditeur

Pierre LAMALATTIE

## Précipitation en milieu acide

### PROLOGUE

En tirant les rideaux, j'ai été content de voir qu'il faisait bien gris. C'était le 1<sup>er</sup> décembre. Je m'étais levé, comme souvent, avec un peu de difficulté. Béné, contrairement à moi, se réveillait sans effort. Elle faisait partie des lève-tôt et préférait le soleil. Elle petit-déjeunait avec moi et partait au travail. C'est ainsi que commençaient ses journées. Elle était, selon les jours, de bonne ou de mauvaise humeur. Ce jour-là, dès le saut du lit, il est clairement apparu qu'elle était mal vissée. Ça venait, paraît-il, du fait qu'elle était pressée. Il y a eu des allers et retours, des serviettes de bain jetées par terre, des vêtements abandonnés n'importe où, du fracas, des reproches jetés au passage et, finalement, un petit claquement net au niveau de la porte d'entrée. Quand l'agitation a cessé, le désordre régnait partout. Le niveau maximal d'entropie était atteint sur la table de la cuisine. Je me suis fait une place parmi les épluchures de kiwis, les restes de corn flakes, les pots de miel biologique et autres *petits fromages faisselle*. Puis, songeur, je me suis versé du thé dans un bol bleu. J'ai commencé à boire très lentement, accoudé sur la table et soulevant mon bol à deux mains.

J'ai pensé à ma vie. Justement, j'aurais souhaité y trouver quelque chose de vraiment valable. Je veux dire quelque chose de beau. J'étais marié depuis onze ans avec Béné. Au début, c'était une nana très chouette, sympa, bien roulée, et tout. Mais, depuis quelque temps, elle s'intéressait de plus en plus au management et de moins en moins à moi. Je peux difficilement le lui reprocher. Pour qu'elle prenne son pied avec moi, il aurait fallu que je me bouge un peu. Tout de même, j'aurais préféré être aimé.

Personne n'a jamais eu l'idée de m'appeler Pierrot : ma personnalité ne s'y prête pas. Mon prénom complet est Pierre-Jean-Marcel, mais on m'appelle Pierre. J'ai toujours été un type plutôt casanier. Ça ne veut pas dire triste, au contraire. Par exemple, quand le temps était d'un beau gris uniforme, comme ce matin-là, j'étais vraiment heureux d'habiter à Paris. Une lumière douce, diaphane et vibrante baignait la ville. Le ciel et les immeubles étaient à peu près de la même teinte. Tout était imbibé de cette clarté stationnaire qui ne projette aucune ombre. J'imaginai derrière chaque fenêtre des vies paisibles. C'est comme cela que je les préfère, les humains : chacun rangé dans une niche douillette. Pour moi, habiter et être se confondent.

J'avais quarante-neuf ans. Depuis ma sortie de HEC, j'avais fait plusieurs boîtes de conseil. J'étais depuis huit ans chez *Right-In-The-Middle-Consulting*. On avait renouvelé un certain nombre de fois mon contrat à durée déterminée. Je n'avais pas fait d'histoires au plan juridique, ni exigé de passer en CDI. Cependant, j'avais de moins en moins de missions. C'était à moi d'aller les chercher, m'avait-on dit, mais je n'en trouvais pas. Je restais souvent à la maison, à glander, tandis que Béné partait au travail. Mon CDD actuel courait jusqu'à la fin de l'année et je n'avais aucune assurance qu'il fût renouvelé. Dans un sens, l'idée que la fin de mon contrat tombait précisément un 31 décembre avait quelque chose de net, et même de stimulant. Mais tout cela me faisait énormément chier.

# l'Éditeur

Au fur et à mesure que je buvais, le bol bleu pivotait entre mes mains. Au départ, quand il était plein, il était quasiment horizontal et laissait voir en arrière-plan la cuisine. Puis, progressivement, il s'est incliné jusqu'à devenir presque vertical. À ce moment-là, j'avais le nez dans le bol et les yeux aussi. Mon horizon était devenu entièrement bleu. J'étais immergé dans une teinte unie, comme les visiteurs des expositions de James Turrell, qui pénètrent dans ses espaces uniformément éclairés par des néons de couleur.

Je suis resté dans cette position un moment. Il s'agissait d'un bleu que je qualifierais de moyen. Ni turquoise ni outremer, il était intermédiaire, assourdi, profond. C'était une couleur qu'on ne remarque pas tout de suite. Juste une demi-teinte vibrant aux confins du gris. La sorte de bleu discret et sublime utilisé au XVIII<sup>e</sup> siècle par des pastellistes comme Rosalba Carriera ou Quentin de La Tour. Je suis resté un moment plongé dans mon bol encore chaud, comme d'autres font un hammam ou un bain à remous. C'était relaxant et exaltant. Il s'agissait de mon expérience alimentaire et spirituelle de la journée.

Je ne me serais pas permis de rester aussi longtemps le nez dans ce bol s'il y avait eu quelqu'un d'autre dans l'appartement. Je me doutais bien, en effet, que cette histoire, vue de l'extérieur, était navrante. C'était la caricature d'un blaireau un peu ralenti qui faisait durer son petit-déj tandis que d'autres étaient déjà au travail. C'était le spectacle d'un type qui s'écoutait trop et passait son temps à enculer les mouches. Voilà ce dont il s'agissait.

Pourtant, la rencontre avec ce bol a été consolatrice. Il m'est au moins arrivé cela dans ma journée. Si je devais être statufié, un jour, j'exige qu'on me représente un bol bleu à la main. C'est une tradition de représenter les saints, mais aussi toutes sortes de personnages, avec un objet caractéristique. C'est pratique pour les reconnaître. En outre, c'est une bonne façon de synthétiser visuellement une vie. Ce bol résumait assez bien le peu de chose en quoi avait consisté mon existence.

J'ai pensé à tout cela un moment. Puis, j'ai reposé le bol sur la table. Finalement, je me suis levé pour le mettre dans le lave-vaisselle, avec tout le reste.

# l'Éditeur

En milieu d'après-midi, j'ai pris mon vélo et suis venu l'attacher au bord du Champ-de-Mars. J'aime bien me promener dans ce jardin. Il faisait bon pour un mois de décembre. J'ai commencé à marcher. Il y avait des joggeuses, des joggers, des retraités, des touristes et des chiens, de races très variées. Ma sympathie s'étend d'ailleurs à tous les vivants. Il y a quelque chose de plaisant à les voir apparaître et s'effacer. C'est cela, au fond, qu'il y a de bien dans l'espace-temps, le fait qu'il y ait des émergences et des disparitions. Parfois, j'essaie d'imaginer la vie des autres. Ça me fait réfléchir, mais c'est difficile. Il faut se concentrer. Comme on dit en relativité restreinte, je ne suis pas sur le même référentiel inertiel qu'eux. Je me translate différemment.

Au bout de dix minutes, je commençais à me sentir détendu, mais mon iPhone a sonné. J'ai regardé, croyant que c'était Béné qui me voulait déjà quelque chose. Mais l'écran affichait Jean-Jacques Gouyon, le numéro deux de *Right-In-The-Middle-Consulting*.

— Salut ! a-t-il dit, c'est Jean-Jacques.

— Bonjour ! ai-je répondu, un peu tendu.

— Je tenais à t'appeler, Pierre, au sujet du renouvellement de ton contrat.

— Bien !

— Je voulais t'en parler avant que tu ne l'apprennes par la bande.

— Merci.

— Ne me remercie pas. Simplement, je voulais te dire qu'il y a eu plusieurs réunions.

— Ah ?

— On a vraiment examiné toutes les possibilités...

— Tu veux dire... que mon contrat n'est pas renouvelé ?

— Non ! Non ! On n'en est pas encore là ! Pas du tout ! Faut pas angoisser, mon vieux ! Il va y avoir une ultime réunion où ton cas sera réexaminé. On mettra tout à plat. S'il y a une possibilité de te garder, tu peux compter sur moi ! Mais c'est tangent. Très tangent ! Prépare-toi à toutes les éventualités.

— En tout cas, un grand merci de m'avoir prévenu. C'est sympa !

— Ne me remercie pas. C'est normal, mon vieux !

— Si ! Si ! J'apprécie. Vraiment !

— De toute façon, je suis sûr que, pour toi, l'aventure va continuer, à *Right-In-The-Middle* ou ailleurs ! Dynamique comme tu es !

— C'est gentil de me dire ça.

— Mais oui ! Ce sera peut-être une chance pour rebondir ! Le coup de pouce pour te lancer dans de nouveaux *challenges* ! L'occasion de faire ce dont tu rêvais depuis toujours ! J'ai confiance !

— Merci !

On a parlé encore un peu, puis il a raccroché. J'étais sous le choc. Pourtant, je m'y attendais. La perspective de perdre mon emploi se précisait. Mais j'avais envie d'y croire encore. Malgré tout, Jean-Jacques l'avait bien dit, il y avait une chance que je garde mon job.

# l'Éditeur

Je me suis dit qu'il fallait mettre au point une stratégie, faire intervenir tous ceux qui pouvaient m'appuyer. Des idées me sont venues. Par exemple, j'avais un ami en poste dans un cabinet de chasseurs de têtes. Je pourrais lui demander d'intervenir pour faire croire que j'étais très demandé. C'était assez scabreux, mais il fallait tout tenter.

J'ai repris ma promenade. J'avais du mal à me concentrer sur cette histoire de CDD. Ce qu'il y a de bien au Champ-de-Mars, c'est que la municipalité a renoncé à toute ambition horticole. Pas de parterres d'œILLETS d'Inde ni de massifs de bégonias. Aucune des mièvreries habituelles. Rien, absolument rien, si ce n'est du sable, de la pelouse et des arbres. Il n'y pas, non plus, de grilles justifiant la notion d'horaires d'ouverture. On y entre par tous les côtés et on y croise, au pied de la tour Eiffel, des gens venant de la terre entière ! Souvent, en me promenant au Champ-de-Mars, je rencontrais Bernard, un vieil ami, pas ce jour-là. Ça ne devait pas être l'heure où il promenait son chien. Dommage, car j'aurais été content de discuter un peu avec lui.

Je marchais dans les allées cavalières. Les tilleuls de Hongrie n'y ont jamais été taillés. Ils sont devenus démesurés, majestueux, *platanesques*. Leurs branchages se mêlent en une vaste voûte entrelacée. Vraiment, une belle perspective. Tout de même, cette histoire de fin de contrat me contrariait beaucoup.

Ce qui m'embêtait principalement, c'était la difficulté qu'il y aurait à trouver les mots pour en parler à Béné. Elle serait probablement furieuse, ou alors, méprisante. Elle attendait de moi que je fasse une carrière brillante, que je l'emmène dans des îles, qu'on emménage dans un grand appartement avec terrasse, qu'on ait un quatre-quatre et peut-être même un chien de race. Ses rêves étaient indiscutablement contemporains, sincères et légitimes. Mais ils étaient au-dessus de mes forces. Même lui en parler me semblait difficile.

Mes pensées étaient assez confuses. Cependant, ce qu'il y a de bien à marcher, quand on a des soucis, c'est que l'irrigation du cerveau s'améliore. Un effet agréablement cathartique se produit. Vraiment, c'était apaisant d'avancer dans ces allées. Être présent face à un espace, c'est un peu comme vibrer devant une caisse de résonance. Ça renforce le sentiment d'exister. Un sentiment, chez moi, très précaire.

J'ai bien fait attention, le soir, à ne pas évoquer avec Béné mes soucis à *Right-In-The-Middle-Consulting*. La vie a repris son cours ordinaire. Quelques jours après, Béné m'a fait la surprise de passer déjeuner à la maison. Le matin, elle avait eu une réunion dans le quartier et une autre était prévue, en ligne directe, en milieu d'après-midi. Je me suis dit que c'était peut-être, quand même, l'occasion de lui dire quelques mots de mes perspectives professionnelles. On était le 4 ou le 5 décembre. On a fait décongeler des lasagnes de chez Picard. Il était 13 h 30 environ. Elle a ramené des trucs à la cuisine, puis est revenue dans le séjour. C'était sans doute le moment d'aborder la question de la fin éventuelle de mon CDD. Je m'attendais à ce que Béné vienne s'asseoir avec moi pour prendre le café. Mais elle est restée debout et s'est mise à se trémousser. Elle frétillait. Elle ondulait. Je la regardais, bien emmerdé. Elle a commencé à se déshabiller en faisant des chichis, des mignardises, un vrai numéro de charme. Elle avait l'air vraiment en forme. Il allait falloir que je m'y mette. Mais je n'avais pas le cœur à baiser.

Ne pas faire l'amour trois fois par semaine revenait pour Béné à intégrer le troisième âge. Selon elle, le sexe était un exercice très sain, dicté par la nature elle-même. Une activité, en somme, indispensable à notre santé. Tous les magazines féminins étaient d'ailleurs d'accord sur ce point. Dans le même ordre d'idées, Béné avait également souscrit un abonnement au Club Med Gym. Elle faisait aussi tourner, chaque jour, une centrifugeuse pour se faire des jus de légumes, riches en antioxydants. Tout cela constituait *une hygiène de vie à observer dans la durée*.

# l'Éditeur

Elle a dû sentir que je n'étais pas encore tout à fait dans l'ambiance. Elle a allumé notre écran plasma et lancé un DVD porno. En quelques coups de *zappette*, elle s'est débarrassée des avertissements et de la pub pour se positionner directement sur la première scène. Ça se passait dans un immense hangar désaffecté, en banlieue, la nuit. Trois BMW noires ont fait leur entrée. Elles ont dessiné un vaste virage en demi-cercle, bien coordonné, digne de la Patrouille de France. Puis, les voitures se sont immobilisées de façon légèrement décalée, afin de rester visibles toutes trois dans le champ de la caméra. Les portes arrière-droite se sont ouvertes simultanément. On a vu s'y déplier lentement trois paires de jambes fuselées, gainées de bas. Puis des femmes sont apparues. Elles se sont mises debout, cambrées sur leurs talons aiguilles, une main appuyée sur la carrosserie. À ce stade, cela aurait pu être une pub de voitures.

Les femmes étaient vêtues de cirés noirs, brillants, serrés à la taille. Leurs regards charbonneux plongeaient fixement dans l'axe de la caméra. Leurs bouches entrouvertes paraissaient pulpeuses comme des sphincters. Il y a eu un petit temps de latence, puis des hommes, à leur tour, sont sortis des voitures. Désinvoltes, nonchalants, indifférents, ils étaient en mode « fatigués de porter leurs misères hautaines ». Ils portaient des costumes rayés et des borsalinos. Les filles se sont agenouillées devant les mecs. Ça s'est fait tout naturellement. Ils n'ont pas eu l'air de s'en apercevoir. Ils étaient occupés à regarder dans le lointain. D'un petit geste net, les femmes ont ouvert les braguettes. Elles en ont extrait les trois bites, chacune quasiment de la taille d'une demi-baguette. Puis, elles se sont mises à les sucer avec un rythme chorégraphique parfaitement coordonné.

D'expérience, on savait, Béné et moi, que la position la plus appropriée pour suivre un film porno était la position de la levrette. On s'est donc mis comme ça, selon notre habitude, chacun la tête relevée face à l'écran. Mais je manquais d'entrain. Je crois que j'avais un peu le blues. Une poussée de sentimentalisme flottait sur mes humeurs. Ce décalage, sans doute momentanément, était bien gênant. Quelque chose me manquait. Quelque chose de difficile à définir. Je ressentais la vague nostalgie de ces situations où l'amour physique se présente comme l'acmé d'une fusion poétique. En réalité, à la longue, le sexe sans sentiment ne me passionnait guère plus qu'un programme abdos-fessiers à trois cents calories. Tout cela était miné par une perte de sens, prélude à une perte de goût. Bref, je n'étais pas au sommet de ma forme.

Petit à petit, cependant, j'ai connu un léger démarrage. Et progressivement, tout de même, je me suis pris au jeu. Il faut reconnaître que Béné avait ce qu'on pourrait appeler un *cul de rêve*. Mes mains étaient posées à plat sur son derrière, comme celles d'un aurige sur le parapet de son char. C'était, en fin de compte, assez plaisant de sentir les rondeurs de ses fesses se recombinaient sans cesse avec les triangularités de son bassin. J'aimais bien, également, observer son dos nerveux qui ondulait en contrepoint. De temps en temps, je passais mes mains par-dessous pour tâter son ventre et soupeser ses seins. Ça a duré comme ça quelque temps. Mais il commençait à y avoir des longueurs dans le film. La scène de suçage durait depuis dix minutes. Aucune évolution n'était prévisible. La production n'avait peut-être pas embauché de scénariste. Ça finissait par être barbant. Béné a réagi la première. Elle a appuyé sur la touche visionnage accéléré. Le suçage est devenu frénétique, grotesque, insupportable. Finalement, on a atteint la scène suivante. Béné a aussitôt remis en mode normal. Il s'agissait d'une manière de copulation à six. Une partouze en somme, mais extrêmement compacte, complexe et enchevêtrée. Il était difficile d'appréhender simultanément la nature précise des liaisons entre les divers protagonistes. Cependant, le tas humain était globalement agité de soubresauts cadencés et l'ambiance était bon enfant.

Dans la métrique poétique, on a un sentiment d'agréable détente, et même d'échappée, lorsque l'on passe de pieds allant deux par deux, tac-tac ! tac-tac ! tac-tac ! à des pieds allant trois par trois : ta-ta-taa ! ta-ta-taa ! C'est exactement la sensation que j'ai eue à ce moment-là. Nos va-et-vient se sont amplifiés, tout en gagnant en souplesse. Nous avons pris un rythme ternaire, une sorte de galop. Peu après, Béné a commencé à produire des râles. J'y suis arrivé juste après. Puis, on s'est affalés sur le tapis. Je suis devenu instantanément apathique et songeur. Le film porno continuait à émettre des halètements et des couinements. J'ai éteint. J'ai eu un petit passage à vide, une tristesse imprécise. Puis je me suis endormi.

# l'Éditeur

J'ai rêvé d'un coteau sur lequel étaient alignées, de haut en bas, des rangées d'arbres fruitiers. Ils étaient particulièrement grands. Leur feuillage était vaste et sombre, leur port noble. Peut-être des noyers. De très vieux noyers. Ces arbres étaient à moi. C'était ma plantation. Par terre, sous les arbres, s'étendait une moquette blanche en haute laine, éclatante comme de la neige et fine comme la toison d'un agneau. Je trouvais ça extrêmement beau. J'avais un plaisir intense à la regarder, ma moquette. Elle couvrait toute la colline. Aucun fruit ne l'avait tachée. Elle était immaculée et resplendissante. À un moment donné, j'ai senti que Béné arrivait par-derrière. Je ne la voyais pas, mais elle était bien là, dans mon rêve. Elle me soufflait à l'oreille qu'à son avis la moquette était une chose tout à fait démodée, et même ringarde. Autrefois, on en mettait partout : au sol, aux murs, au plafond, dans les ascenseurs, les cages d'escaliers, les chambres, les salons, et même dans les salles de bains. Maintenant, la tendance n'était plus à la moquette ; non, plus du tout ! Elle en était sûre et tenait à le dire. Le rêve s'arrêtait là.

Les jours suivants, la vie a continué, identique à elle-même. Au boulot, j'ai multiplié les déjeuners avec des collègues et relations diverses. Une intense activité diplomatique et métabolique. Mon but, mon misérable but, était d'accréditer l'idée que j'étais sur le point d'apporter énormément de nouveaux contrats à *Right-In-The-Middle-Consulting*. J'ai aussi laissé entendre que la concurrence s'intéressait vivement à moi, et même que j'envisageais de créer ma propre boîte. À chaque occasion, mes interlocuteurs affirmaient avec enthousiasme qu'ils « croyaient en moi ». Un collègue a même dit que « j'allais dépoter un max ». Je me suis demandé ce qu'il entendait par « dépoter un max ». Peut-être ironisait-il sur mon départ probable. Mais non ! L'expression de son visage semblait parfaitement bienveillante et enthousiaste. Ils en étaient tous sûrs, j'allais faire un tabac. Ils m'en donnaient des compliments et des encouragements, autant que j'en voulais. C'était gratuit.

Le mois de décembre était déjà bien entamé et Béné n'avait toujours pas parlé de réveillon. J'étais bien décidé, sur ce sujet aussi, à la fermer jusqu'au bout. Elle avait sans doute oublié. Tant mieux ! Cette année, on y échapperait peut-être. Au dernier moment, je lui dirais : « Ce n'est pas grave ! Improvisons ! Ouvrons une boîte de maquereaux ! Choisissons une bonne bouteille ! » L'année commencerait pépère. Il faut bien dire que je n'ai pas le sens de la fête. Je n'ai pas le sens du travail non plus. Et l'organisation d'un réveillon réunit ces deux inconvénients.

Malheureusement, vers le dix décembre, ce qui devait arriver est arrivé. Béné m'a confié que « cette année, pour le réveillon, elle aurait bien vu un vrai dîner à plusieurs couples ». Je ne saisissais pas précisément ce qu'elle entendait par « un vrai dîner ». Mais je n'avais pas d'objections sur cette modalité de la Saint-Sylvestre. Nous avons donc invité deux couples, les Pontgibaud, qui étaient en quelque sorte des abonnés, et les Gros-Claudal, invités en « vedettes américaines ».

Ces derniers ont tardé à donner leur réponse. Aussitôt leur présence acquise, Béné s'est mise à raconter partout qu'elle allait réveillonner avec un pilote de chasse, puis *entre pilotes de chasse*. Le commandant Antoine de Gros-Claudal était, en effet, un ex-pilote de *Mirages*. Il était rentré depuis plusieurs années de sa dernière affectation active à Djibouti. Il faisait un travail de bureau au ministère de la Défense, en attendant la retraite. Petit, chétif et chauve, il était surtout extrêmement effacé. L'enthousiasme érotique qu'il suscitait était uniquement dû à son statut.



# l'Éditeur

En temps ordinaire, Béné faisait rarement la cuisine. Elle avait retenu du féminisme cette chose simple mais essentielle : s'en tenir à une stricte incompétence culinaire. Cependant, j'ai senti que, pour ce « vrai repas », elle caressait l'idée de faire une vraie performance.

Sur les tables de notre librairie de quartier étaient disposés, à l'approche des fêtes, de nombreux livres de cuisine magnifiquement illustrés. L'attention de Béné a été d'abord attirée par *L'Art français du poisson*, un livre ceint d'un bandeau rouge portant l'inscription : « Grand prix des cuisiniers de la Marine ». En matière de cuisine, on peut faire confiance à la Marine. Quand on est en mer, loin de tout, la seule chose à faire, c'est de bouffer. Sur un second ouvrage, intitulé *Un Poisson français*, était collé un *Post-it* en forme de cœur. Une écriture ronde y précisait : « Émilie a aimé. » Béné a pris le livre et l'a retourné. En quatrième de couverture, elle a lu : « Cette somme incontournable vous fera revisiter dix siècles de passion française pour le poisson... » Béné hésitait : dix siècles ? Était-ce indispensable ? L'auteure du *Post-it* s'est approchée. Les deux femmes ont parlé à voix basse. Puis Émilie a sorti des rayons un ouvrage plus mince intitulé *L'Amour des poissons laids*. Sur la couverture, un vilain brochet ouvrait grand une gueule hérissée de dents. C'est en feuilletant ce livre que Béné a opté pour un poisson de rivière. Il apparaissait que dans les *maisons* françaises on mangeait du poisson du pays, arrosé de vins de propriété. Au fil des pages, Béné s'est convaincue que son repas aurait ainsi une connotation *aristocratie terrienne*. Elle a acheté l'ouvrage et adopté irrévocablement le principe d'un brochet.

Ce poisson, d'un faible intérêt gastronomique, soulevait cependant d'importantes difficultés pratiques. La première était de trouver où en acheter un. Sur les étalages des poissonniers ordinaires, on voit des cabillauds, des lieus, des lottes, etc., mais pas de brochets. Ensuite, on devait imaginer un moyen de le cuire, car il était exclu de le tronçonner ou de le réduire en filets. Finalement, Béné, suivant les recommandations de son album, a décidé qu'on le ferait au court-bouillon, dans un grand fait-tout spécial en forme d'hippodrome. Ce genre de chaudron existait, paraît-il, et on le mettrait à cheval sur deux plaques de cuisson. Restait donc à trouver la bête et sa marmite. Béné m'a chargé de cette double mission.

Mes recherches sur internet ont été infructueuses. Les mots clés « fait-tout » et « brochet » n'ont rien donné. Il n'était question que de « Richard Berry qui *fait tout* pour séduire Anne *Brochet* ». J'ai compris qu'il fallait changer de stratégie. Je me suis adressé à mon poissonnier *de quartier* qui m'a recommandé à un confrère plus spécialisé. J'ai exposé à celui-ci mon objectif et mes motivations. Puis, de poissonnier en poissonnier, mon argumentaire s'est affiné et j'ai fini par trouver le 19 décembre un beau spécimen surgelé d'un mètre dix, chez un grossiste.

Au moment de conclure, j'ai reçu un texto de Béné. Elle voulait savoir où j'étais et soulignait qu'il était déjà 17 heures. Elle me demandait de ne pas trop tarder, car elle avait invité, de façon impromptue, une amie à dîner. J'ai répondu : « OK » et j'ai remis mon iPhone dans ma poche. Puis, j'ai confirmé ma réservation et versé un acompte en attendant de revenir chercher la bête le jour J. J'ai discuté encore un moment avec le poissonnier. Il finissait sa journée et avait réellement envie de parler. Il m'a fait visiter son entrepôt frigorifique. Effectivement, ça valait le coup. Finalement, je l'ai bien remercié et je suis rentré à la maison.